

qu'à ses amis les plus intimes ; elle consent volontiers à être modestement parée, pourvu que son La Bruyère ou son Bossuet soient revêtus d'ornements magnifiques. Elle aura une robe de moins cet été ; oui, mais son Corneille sera splendide. Tout son luxe est ainsi fait, simple, sévère, austère, comme elle est elle-même. Elle n'est pas de ces femmes qui portent sur elles-mêmes beaucoup plus que la fortune de leurs maris. Ce qui brille ne lui va pas ; elle trouve que les diamants la blessent, que les perles la rendent moins blanche ; elle fait grand cas pour sa parure d'une fleur naturelle placée sans art dans ses beaux cheveux. En revanche, elle a grand soin de son linge qui est le plus beau et le plus fin du monde. Elle aime ces dentelles dont elle a hérité de sa mère et même de son aieule. Comme rien n'est improvisé dans sa fortune, non plus que dans sa beauté, elle a dans ses grandes armoires en ébène toutes sortes d'innocentes magnificences qui ne lui ont rien coûté ; et, voyez-vous, telle est la force de ces beautés naïves et naturelles que, toutes cachées qu'elles sont, elles finissent par dominer la mode même, la mode qui ne sait pas leur nom, qui n'a jamais vu leur personne. Elles imposent sans le savoir, à la foule subjuguée, leurs caprices les plus intimes. Ainsi donc qui a remis en honneur les vieux bois de chêne sculptés ? Qui a rendu leur éclat aux anciens meubles de Boule ou de Riessener ? Qui nous a fait rechercher avec tant d'empressement les bois dorés et contournés du roi Louis XV, les salbalas de la cour de Louis XVI, toutes les reliques sérieuses ou galantes des temps qui ne sont plus ? Qui donc a battu en brèche le sec acajou et les formes disgracieuses inventées par le peintre David ? Qui nous a débarrassés des chaises curules et des lits à baldaquin ? Qui nous a rendu les belles guipures et les plus fines dentelles de Malines dont personne ne voulait plus ? Qui donc enfin a remis un peu d'art, d'esprit, d'élégance et de goût, dans ces tristes intérieurs du Paris moderne ? Rien n'est plus facile à croire : ce sont quelques honnêtes femmes, pleines de sens et de tact, qui ont méprisé tout d'abord ce que la foule recherche et ce qu'elle aime, qui se sont isolées dans leur intérieur, qui ont caché leurs meubles comme elles cachaient leur vie, et qui ont été bien étonnées le jour où on leur a prouvé qu'elles avaient fait une révolution à ce point que, même les portraits de Le Brun et de Mignard, autrefois égarés sur les quais, étaient recherchés pour servir d'ancêtres aux parvenus de la veille. En effet, ces braves parvenus, voyant tant d'honnêtes femmes avoir des ancêtres et les entourer de leur culte, ont voulu en avoir à leur tour, et ils en ont acheté de tout faits.

Cette femme a donc, elle aussi, son luxe, ses modes, ses plaisirs ; son luxe, elle l'impose ; ses

modes, elle les invente pour elle toute seule ; elle sait très bien que toutes les comtesses, marquises, duchesses, princesses du journal des modes n'ont guère d'autre métier que d'essuyer les plâtres de la rue du Mont-Blanc ou de la rue du Helder, et elle n'est pas si malavisée que de se servir des robes et des chapeaux de ces dames. Quant à ses plaisirs, ils sont nombreux et ils sont à elle, elle les partage avec tous les honnêtes gens de sa famille. Sa maison est la mieux tenue, sa table est la plus abondante, elle ne manque jamais de glace en été, de feu en hiver. Elle a des chevaux peu fringants, mais forts et bien nourris. Sa voiture n'est peut-être pas du bon faiseur, mais elle ne se brise jamais. Ses gens sont simplement vêtus ; ils n'ont pas d'aiguillettes, pas de livrée. On ne dit pas, en les voyant passer : « Ce sont des domestiques ; » mais ils sont nés dans la maison, ils y mourront ; ils sont bien payés, bien nourris, ils sont estimés et heureux. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'estime de la grosse livrée, et qu'ils sont montrés au doigt quand ils passent devant le cabaret où s'abreuvent les antichambres. L'honnête femme a tous les plaisirs que donnent le calme et la paix, la vie libre, assurée et exempte de dettes. Sa marchande de modes l'aborde avec respect, sa tailleurse ose à peine lui parler, tant elle comprend que cette femme est naturellement vêtue et n'a pas besoin de son secours. Autour d'elle l'émotion est générale. Paraît-elle quelque part, timide comme elle est, aussitôt les regards se portent sur cette aimable personne qui vient d'entrer ; la frivole conversation s'arrête pour savoir ce que cette femme va dire. Les plus grandes coquettes les plus effrénées, les petits-maitres les plus avancés prennent leur part de la déférence commune. Elle parle, on écoute ; et comme sa bienveillance est grande, comme elle est indulgente pour toutes les faiblesses, qu'elle ignore la plupart du temps, on reste étonné, charmé de s'être plu si fort à une conversation simple et facile, qui se passe de la calomnie et même de la médisance. Jeune femme, notre dévote rend aux vieilles femmes ce qui leur est dû de déférence et d'attention ; vieille femme, elle devient le centre jaseur et souriant où se réunissent les jeunes gens dont elle est le conseil et l'appui. De même qu'elle a honoré la vieillesse des autres, ainsi sa vieillesse est honorée. Mais une pareille femme ne vieillit guère : les douces occupations de sa vie, l'absence de toute passion furieuse, le bien-être de l'âme et du cœur, le sang-froid, le succès, l'estime générale, la vie active, l'influence de la campagne, la probité du mari, les progrès de l'enfant, toutes ces causes réunies ont laissé à ce beau corps toute sa vigueur, à ce beau visage toute sa dignité ; et comme d'ailleurs elle a bien vite pris son parti de la vieillesse, cette femme reste intacte comme